

# « LE SILENCE DE LA FORÊT » OU L'EXPRESSION DE LA SUBJECTIVITE DANS LE DISCOURS LITTERAIRE.

**Maurice N'Dri KOUASSI**

*Université Peleforo Gon Coulibaly-KORHOGO*

*Département de Lettres Modernes*

*Grammaire-Linguistique*

*nd\_mauri@yaboo.fr*

## Résumé

*Le Silence de la forêt est une œuvre intrinsèquement subjective. Les modalités discursives qui engendrent la narration sont éminemment émotives. Il y a une sorte de la présence énonciative du sujet parlant dans le discours. Cet aspect fortement remarquable dans toute l'œuvre fonctionne comme une alerte à la communauté humaine quant au rassemblement malgré nos différences. L'expression de la subjectivité langagière marque un point d'honneur dans le processus d'assignation de sens dans le discours romanesque.*

**Mots clés** *Subjectivité, énonciation, discours, parties du discours*

## Abstract

*The Silence of the Forest is an intrinsically subjective work. The discursive modalities that engender the narrative are eminently emotional. There is a kind of enunciative presence of the speaking subject in the discourse. This aspect, which is strongly noticeable throughout the work, functions as a warning to the human community to come together despite our differences. The expression of linguistic subjectivity marks a point of honour in the process of assigning meaning in the novelistic discourse.*

**Keywords:** *Subjectivity, enunciation, discourse, parts of discourse*

## Introduction

La question de la subjectivité dans le langage relève purement de la notion d'énonciation. Définie par plusieurs linguistes spécialistes de la question, l'énonciation fut d'abord le concept de Benveniste pour qui celle-ci relève « de la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation ». Partant de ce postulat, la lecture du roman d'Etienne Goyémidé est une œuvre intrinsèquement subjective. Des parties du discours ou classes grammaticales sont fortement convoquées

pour justifier cette subjectivité énonciative dans le discours romanesque. Comment se manifeste alors cette énonciation subjective dans le texte ? Sur quoi repose le fonctionnement énonciatif qui justifie cette émotion dans le discours ? Les actes de langage qui apparaissent dans l'œuvre fonctionnent sous une forme dialogale et appellent à un décryptage émotif subjectif. Notre analyse se veut donc une étude des relevés systématiques qui concourent à la subjectivité langagière dans le discours romanesque de l'écrivain.

## **1-Positionnement du problème et cadre théorique**

Le système de la subjectivité langagière a suscité un grand intérêt parmi les linguistes de tous les temps, mais il semble qu'il y ait eu une véritable explosion dans ce domaine depuis bon nombres d'années. Comme l'a montré Cathérine Kerbrat Orecchioni (1980), la question de l'énonciation subjective traverse tous les textes discursifs. Bien souvent, les descriptions ne rendaient pas compte des contradictions qui apparaissent entre cette taxonomie subjective et les effets de sens que des parties du discours sont susceptibles d'avoir dans le contexte. Que ce soit dans le domaine des temps verbaux, des noms, des pronoms, des adjectifs, voire des adverbes etc., la question sur l'énonciation a suscité beaucoup de discussions aux résultats fort appréciables. Il y a des parties du discours qui se placent dans le cadre théorique de la linguistique de l'énonciation, de la pragmatique ou de la linguistique cognitive ; mais il n'est pas question et ce n'est pas notre préoccupation de les énumérer toutes ici. Ce qui est important de noter, dans notre présente analyse, c'est de montrer, d'étudier dans *le Silence de la forêt*, la question centrale des phénomènes qui relèvent de la subjectivité dans le discours littéraire.

Les analyses, en matière de recherches, partent de bases théoriques très différentes et il est souvent difficile, sinon impossible de les faire correspondre les unes aux autres et de trouver les équivalences dans les différents systèmes. Pour ne relever que les analyses les plus récentes, on peut mentionner celles de Luscher et Sthioul (1996) et de Lusher (1998), s'inscrivant dans le cadre de la pragmatique et bien d'autres comme la thèse de VU (1999) qui se fonde sur la théorie énonciative dans la tradition d'Antoine Culioli. A côté de ces analyses, notre démarche s'appuie, elle, sur les phénomènes qui relèvent de la subjectivité en nous situant en grande partie sur les travaux de Kerbrat C. Orecchioni (1980) pour qui l'énonciation constitue le surgissement du

sujet parlant au sein de son énoncé. Mais avant tout, qu'est-ce que la subjectivité dans le discours littéraire ? L'œuvre littéraire de Goyémidé (le silence de la forêt) est un récit qui a une forte dominance subjective. Tout développement discursif oscille entre deux pôles : celui du discours et celui du récit (Sarfati, 2005 :46). Évalués et compris comme des recours stratégiques possibles, le premier plan d'énonciation (discours) autorise la pleine exposition ou manifestation de la subjectivité, alors que le second plan d'énonciation (le récit) suppose au contraire la mise en retrait du sujet, par effacement des indices d'énonciation.

Dans cette perspective – où l'analyse du discours ne fait pas abstraction des ruses éventuellement constitutives d'une prise de parole -, l'utilisation du régime « discours » peut produire l'illusion d'un propos empreint de subjectivité, et le recours au régime « historique » (récit) déclencher l'illusion inverse d'un propos tenu sur une base d'objectivité absolue. Ce paramètre d'une oscillation constante ou d'un recours possible à ces deux pôles d'expression gradués et dosés à propos à proportion du contexte d'énonciation ne doit pas être sous-estimé. De la considération d'un recours constant à des stratégies discursives, toujours modulables, Maingueneau (1991 :126) a déduit une classification des principaux régimes discursifs, compte tenu du rapport matériel que les discours entretiennent avec leur type de repérage. La question qui se pose ici est donc bien celle de la frontière stratégique qui régit, dans des conditions d'énonciation toujours particulières. L'énonciation, comme nous l'avons définie plus haut, de son sens originel avec Benveniste, est une notion primordiale qui traverse l'analyse du discours sous l'éclairage de bien d'autres auteurs comme Orecchioni. Loin de faire une superposition de définition, nous disons avec Orecchioni (1980 :31) : « nous considérons comme faits énonciatifs les traces linguistiques de la présence du locuteur au sein de son énoncé, les lieux d'inscription et les modalités d'existence de ce qu'avec Benveniste nous appellerons « la subjectivité dans le langage ». Les unités subjectives foisonnent le roman que nous étudions ; cette subjectivité est omniprésente et ses choix impliquent le locuteur à des degrés divers à travers les parties du discours ou classes grammaticales dans le texte. Notre hypothèse de travail consistera ainsi à étudier les faits les plus pertinents possibles, de circonscrire ces points d'ancrage les plus voyants de la subjectivité langagière. Ce sera ainsi, la recherche des procédés linguistiques par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) et se situe par rapport à lui. En

termes différents, c'est un repérage et une description des unités, de quelque nature et de quelque niveau qu'elles soient, qui fonctionnent comme indices de l'inscription dans l'énoncé du sujet d'énonciation. Le Silence de la forêt est une œuvre éminemment subjective et les indices énonciatifs qui y concourent sont nombreux. L'œuvre relate sur un ton à la fois subjectif et pathétique l'histoire d'un homme (un inspecteur de l'éducation) qui décide, brusquement de tout abandonner et aller à l'aventure pour s'interroger sur le sens profond de sa vie. Quels en sont les indices textuels pertinents qui relèvent de cette perception émotive du locuteur et leur portée sémantique sur l'économie du texte ?

## **2-Les manifestations de la subjectivité dans le discours littéraire par les parties du discours**

### ***2-1-Le pronom : la relation de l'énonciateur à l'énoncé***

Il existe toute une série de phénomènes, à différents niveaux linguistiques, qui reflètent le fait que la langue, autant qu'un instrument de communication, est une activité à travers laquelle l'énonciateur se situe par rapport à l'allocutaire, à sa propre énonciation, au monde. Benveniste, en inaugurant ce type d'étude, était très sensible au fait qu'au-delà de l'inventaire formel de quelques phénomènes, risquait de s'ouvrir le gouffre de l'omniprésence du sujet parlant dans l'énoncé. C'est donc avec prudence que nous donnerons quelques extraits, en essayant d'aller des phénomènes les plus linguistiquement marqués aux plus interprétatifs. Il nous paraît important de faire une précision. Le pronom dont nous parlons ici, est naturellement le pronom personnel de la première personne qui, selon Jean Dubois et René Lagane (1982 :28), fait partie des classes grammaticales fondamentales du discours.

Ce large extrait du corpus que nous proposons est un exemple édifiant de cette classe de mots qui fait ressortir une subjectivité indéniable dans le discours romanesque. C'est un exemple catalyseur dans le processus énonciatif et subjectif dans l'œuvre. Appréciations :

*Et maintenant ? Maintenant, moi Gonaba, je suis comme un blanc. Je suis comme monsieur Combe, ce chef de district qui demandait que tous les gens sortent de leur case pour le saluer, non pas de la main, mais en criant et en agitant des branches feuillues, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit à laquelle il passait. Je suis comme monsieur Armagnac, ce blanc de l'agriculture qui, bien que ne disposant que d'une parcelle d'autorité, s'est mis un jour à taper sur les gens de notre village, ma grand-mère comprise. Je suis un des tout premiers inspecteurs de l'enseignement*

*primaire de la République centrafricaine. Je remplace un inspecteur blanc. A ce titre, j'ai droit à pas mal d'égards. On m'invite, on m'offre des tas de cadeaux. On m'amène des filles pour satisfaire mes instincts sexuels, à temps et à contretemps. Maintenant ? Eh bien, maintenant, je puis dire que je suis heureux. J'ai un chauffeur, un jardinier, qui sont payés par l'Etat. Un chauffeur, un jardinier et un cuisinier qui travaillent pour me permettre de vivre comme un blanc. L'un va me chercher des femmes, l'autre me prépare des aliments auxquels il n'a pas droit de goûter, le troisième me fait pousser des laitues, des carottes, et que sais-je encore ? Toutes sortes de légumes qui ne sont destinés qu'à moi. Tous trois mariés et pères de nombreux enfants ; mais leurs salaires et leurs allocations familiales réunis n'égalent même pas la moitié de mon traitement. Ce n'est pas ma faute. Les écoles étaient ouvertes à tout le monde. Ils n'avaient qu'à persévérer et aller faire des études en France, comme moi. Hier, par exemple, alors qu'on mangeait, buvait et dansait chez Monsieur le sous-préfet de Nola entre gens de la haute société, un groupe d'obscurs planteurs, des gueux en somme, étaient là pour nous regarder. Ils devaient saliver abondamment à voir la manière dont nous exhibions les ailes de poulets et les cuissots de cabris. Pour m'amuser, j'ai lancé un morceau de viande dans la horde des planteurs obscurs. Quelle bouculade ! Nous avons ri, et chacun de lancer quelque chose pour que le spectacle se renouvelle... Il y a de quoi être heureux, et moi, Gonaba, je suis heureux. Heureux de mon sort. (PP 36-37).*

Quelle analyse pouvons-nous faire du mécanisme énonciatif – subjectif du point de vue des parties du discours mis à contribution dans ce large extrait ?

Nous pouvons le constater d'emblée, l'extrait est suffisamment marqué par une explosion subjective amenée par le « je » énonciatif. Nous avons pu relever dans cet extrait vingt-cinq occurrences (je et ses substituts). Dans un premier temps, l'extrait s'ouvre sur une sorte de comparaison. L'énonciateur s'assimile à des Blancs, il baigne dans un bonheur immense qu'il prend plaisir à relever et à les surclasser. Le procédé emphatique « moi, Gonaba, je » est une illustration de cette subjectivité discursive. En effet, le sujet parlant surclasse dans l'échelle sociale ses semblables pour le simple fait d'avoir à ses services des cuisiniers, un chauffeur et autres qui lui sont exclusivement rattachés et lui produisent par ricochet un immense bonheur dont il est le seul bénéficiaire. Il s'affirme comme l'illustre hôte de toutes les cérémonies, les invitations de la haute bourgeoisie : « eh bien, maintenant je suis heureux ». Le bonheur incommensurable selon ses propres termes, dans lequel il baigne, peut être inespéré ; ce fait le propulse et lui donne des ascensions démesurées au mépris du reste des hommes de la communauté dont il issu.

L'ascension sociale qui l'a propulsé vers cet idéal inattendu finit par le mettre hors de lui. A un deuxième niveau d'analyse, nous pouvons relever le manque d'humilité de l'énonciateur qui semble se vanter de sa réussite sociale : « les écoles étaient ouvertes à tout le monde (...) France comme moi ». Les cérémonies de rencontre de la bourgeoisie dont il fait désormais partie, constituent une aubaine pour créer une sorte de raillerie à travers le jeu de lance de morceau de viande pour créer un spectacle nouveau de la soirée. Mais, dans cette vie d'opulence exacerbée, l'énonciateur s'invite à une réflexion profonde qui l'amène à une prise de conscience. Il va alors s'interroger sur le sens réel de la vie de l'être humain dans la société. De cette profonde remise en cause de cette situation, qu'il juge inacceptable et incompréhensible, il s'écrie : « *J'en ai marre, j'en veux plus. Je ne veux plus cette vie où il est difficile d'être bonnête, d'être juste ou simplement d'être soi-même, un homme comme les autres. Un homme qui ne se prend pas à tout moment pour le centre du monde. Je veux être un homme qui a toujours présent à l'esprit que même les obscurs planteurs de cacao de Bilolo, et même Manga le babinga ont droit, ont droit à une vie libre et pleinement humaine* » (p 42). Que peut inspirer ce revirement de situation brusque de la part de l'énonciateur ? Dans cette perspective, l'analyse du discours tient compte de l'élément émotionnel tel qu'il s'inscrit dans le discours en étroite liaison avec la doxa de l'auditoire et les processus rationnels qui visent à emporter l'adhésion. La situation des « obscurs planteurs de Bilolo » a provoqué une vive émotion à l'endroit du sujet parlant d'où : « elle (l'émotion) s'attache à détecter un effet pathémique dans la situation de communication particulière où il émerge » Charaudeau P., 2000 :138). Si l'on se demande à quel niveau le pathos s'inscrit dans la parole argumentative, il faut d'abord distinguer les différents niveaux discursifs auxquels l'émotion peut se faire jour. Le pathos ici est l'effet émotionnel produit par l'allocutaire. Dans ce cas précis, la situation pathétique de Manga et sa suite ont fini par émoûser les sentiments de l'énonciateur qui s'est autorisé à prendre cette décision de s'en aller, de tout abandonner pour s'interroger sur le sens réel de la vie humaine, débarrassée de toute forme de malhonnêteté. L'énonciateur ne s'est pas empêché d'exprimer par conséquent son indignation. Bien plus, le sentiment suscité chez les « obscurs planteurs » n'est plus à confondre avec celui que ressent ou qu'exprime le sujet parlant. A ce propos, Chaim Perelman, cité par Amossy R. : 2000 :171 « insiste sur le fait qu'un orateur trop passionné risque de manquer son but car pris dans l'ardeur de ses propres sentiments, il négligera de s'adapter à son auditoire ». Et bien

évidemment, c'est ce qu'il y a lieu de constater dans l'attitude trop suffisante de la part de l'énonciateur dans *le Silence de la forêt*, quand il s'exhibe à reléguer au second plan les habitants issus d'une pauvreté indescrivable qu'il prend plaisir à décrire la condition de vie exécrationnelle dans l'œuvre. Sa réussite sociale, son rang social l'ont complètement obnubilé, aveuglé au point de se rire du reste de ses semblables. Cette description faite par le locuteur à la première personne contient des mentions de sentiments même à l'égard du lecteur. Le texte contient une forte coloration émotionnelle dans le sens où il est associé à des lieux qui, dans la culture africaine, justifie cette émotion.

En dehors de la forte présence du « je » énonciatif et ses substituts, des éléments du discours comme l'adjectif qualificatif attestent la coloration émotionnelle dans l'œuvre romanesque. C'est ce que nous montrons dans les lignes qui suivent.

## ***2-2. L'emploi de l'adjectif qualificatif dans le processus émotionnel.***

La classe adjectivale est un élément essentiel des parties du discours dans l'analyse stylistique. Aussi un grand nombre d'adjectifs qualificatifs constituent-ils un lieu d'inscription privilégié, de par leur signification. Traditionnellement, les grammairiens divisent les adjectifs en « objectifs » et « subjectifs ». Cette distinction est fondée sur deux raisons principales : les uns décrivent le monde, les autres renvoient à un jugement de valeur du sujet énonciateur. Dans le cadre de notre présente démarche argumentative, seuls nous intéressent les adjectifs subjectifs ou affectifs. Ceux-ci, comme le souligne Orecchioni (1980) énoncent en même temps qu'une propriété de l'objet qu'ils déterminent une relation émotionnelle du sujet parlant en face de cet objet. Cela connote la dimension subjective et affective. Dans le *Silence de la forêt*, Gonaba est sérieusement subjugué par le charme d'une jeune fille, qui plus est la fille d'un ministre, Adèle Gina. La beauté resplendissante de la jeune fille a fini par emporter les sentiments de son admirateur tels que perçus dans l'extrait qui suit :

*(...) je serai à Bangui. Ma première visite sera pour Adèle Gina, cette fille de ministre que j'ai rencontrée juste avant mon départ en tournée. Elle est **très belle**, porte pantalon de tergal, pantalon de velours côtelé (...). Et quand nous sommes arrivés chez moi, elle s'est accrochée à mon cou pour me dire entre deux baisers « alcoolisés » : « tu sais ! je t'aime. Je n'aime que toi ». Je ne me rappelle plus ce que je lui ai répondu...probablement la même chose (P40).* Dans cet extrait, tout un matériel linguistique organise l'expression de la subjectivité langagière : le

marqueur d'embrayage constitué d'indices de pronoms « je », d'adjectifs qualificatifs. Dans un premier temps, le « je » énonciatif porté par le sujet parlant est un élément primordial dans la mise en relief de l'expression de l'émotion. A cela s'adjoint le caractérisant adjectival « belle » qui est relevé à un niveau supérieur donc intensif, amené par l'adverbe intensif « très ». Ce renforçatif d'intensité vient comme pour sonner le glas de la splendeur dans l'esthétique de l'être courtois, en la personne d'Adèle Gina, la fille du ministre. En effet, à un autre niveau d'analyse, l'on peut dire que dans nos sociétés africaines, courtiser la fille d'un ministre, relève d'une audace particulière. En outre, c'est s'inscrire dans une certaine promotion dans l'échelle sociale. Le courtisan étant de la classe moyenne (un simple inspecteur de l'école primaire). C'est sans doute cet exploit que l'énonciateur a pu relever qui le met hors de lui, d'où l'explosion sentimentale à travers le registre des substantifs : sa beauté sa tenue vestimentaire, ses faits et gestes ont fini par « capturer les sentiments d'un cœur », pour employer l'expression d'Alfred de Musset à l'endroit de Georges Sand. Qu'en est-il de cet autre extrait dans le même ordre d'idée ?

*Hier par exemple, alors qu'on mangeait, buvait et dansait chez le sous-préfet de Nola entre gens de la haute société, un groupe d'obscurs planteurs, des gueux en somme étaient là pour nous regarder (...). Nous ne sommes plus du même bord. Ils me doivent respect et obéissance. Eux sont restés d'obscurs vrais chasseurs, et moi un vrai « Moundjouvoko »* PP 37-38. Dès l'entame des propos de l'énonciateur, nous relevons une nette distinction, une démarcation entre lui et les autres personnes. Il s'inscrit nettement dans la « haute société », contrairement aux paysans qu'il caractérise « d'obscurs ». En effet, est obscur, ce qui est sombre, qui n'a pas la lumière, qui reste dans l'ombre, sans renom, ignoré, ténébreux ; des gueux sont des personnes qui vivent dans la misère, réduites à la mendicité, des méprisables coquins. L'énonciateur se place nettement au-dessus des planteurs qui, selon lui, n'égalent pas sa personne. Cette ascension sociale du sujet parlant est un fait indéniable que personne d'autre ne peut douter ou revendiquer. Les caractérisants adjectivaux « obscurs et gueux » employés à cette fin pour se hisser dans la sommité et caractériser ses semblables est une qualification subjective qui justifie un succès éblouissant, radieux pour lui. Nous pouvons le dire avec Orecchioni (2016 :152), « les mots participent de l'action et sont autant d'actions ». Par les mots, ici les adjectifs qualificatifs de l'énonciateur dans le discours romanesque, nous constatons que les planteurs sont réduits à leur simple expression. On le



voit donc, la classe adjectivale occupe une place cardinale dans le processus énonciatif et émotif dans l'œuvre littéraire d'Etienne Goyémidé.

### 3- Les autres procédés subjectifs du discours littéraire.

#### 3-1 *Le verbe.*

Le verbe joue une fonction essentielle dans la mise en sens du discours littéraire. Du point de vue énonciatif, son étude implique plusieurs dispositions dans l'analyse. A l'analyse, en effet, le verbe pose des problèmes plus ou moins complexes que les adjectifs qualificatifs et les substantifs. La valeur évaluative éventuelle des verbes est bien généralement prise en compte par le sujet parlant. Apprécions ces extraits :

*Et quand nous sommes arrivés chez moi, elle s'est accrochée à mon cou pour me dire entre deux baisers « alcoolisés » : « tu sais ! je t'aime. Je n'aime que toi ». Je ne me rappelle plus ce que je lui ai répondu...probablement la même chose (P40).*

*-Quand est-ce que ta femme Kalivossé va regagner définitivement ta hutte ? C'est depuis longtemps que nous attendons ce moment. Mais toi tu ne sembles pas te décider. Tu risques de la faire mourir de chagrin. Tu ne vois pas qu'elle maigrit de plus en plus ?*

*-Mais maman, répondis-je, je ne sais pas si Kalivossé veut devenir ma femme. (...). Elle se mit à rire. - « Il faut l'enlever. Oui, aller chez ses parents et l'enlever. Nous sommes ainsi, nous autres femmes Babingas. C'est aux hommes de prouver à tout le monde et à nous-mêmes qu'ils veulent de nous, qu'ils nous aiment, en nous enlevant par la ruse ou par la force de chez nos parents. Le reste viendra plus tard. Décide-toi et fais vite, sinon la pauvre fille va mourir. Elle ne te dira jamais qu'elle t'aime ». P.114.*

Avant toute analyse de ces énoncés, nous disons avec R. Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux*, Seuil, (1977 p.43), cité par Orecchioni (1980 :14) : « Prononcés par la personne autorisée, à la date et au lieu prévus, les mots d'amours ont une fonction immédiate. (...). Ce sont des mots actes qui portent en eux-mêmes leur propre accomplissement ».

Dans le premier extrait, nous avons la présence du verbe de sentiment (aimer) de type évaluatif. A la fois évaluatif et axiologique, ce verbe exprime une disposition favorable de l'agent du procès, caractérisé ici par l'émetteur vis-à-vis de la jeune fille. Nous soulignons à toute fin utile, les verbes qui composent ce champ sémantique (amour) comportent bien

entendu d'autres sèmes que ce trait évaluatif. Mais c'est lui seul (ce verbe aimer) qui nous intéresse dans le présent cas ; nous montrons qu'il porte un subjectivème et dégageons les différentes manifestations sémantiques.

En outre, l'énonciateur exprime une affection particulière à l'endroit de sa conquête. Ce qui est d'autant plus agréable, c'est la convergence des sentiments éprouvés qui transparaissent dans l'extrait. En effet, les faits et gestes de la jeune fille sur Gonaba sont accueillis dans une atmosphère favorable ; il n'y a nulle part d'attitude répulsive qui puisse entraver cette osmose visiblement partagée. Le fait de s'accrocher au cou et de tenir ces propos : « tu sais ! Je t'aime. Je n'aime que toi. », de la part de la jeune fille est un véritable attrait sentimental sur l'homme. Cette explosion exclamative dans la première séquence de l'énoncé à laquelle s'ajoute cette restriction « ne...que » dans " je n'aime que toi" signifie à tout point de vue que cette dernière n'a véritablement d'yeux que pour lui exclusivement. Ses sentiments ne sont nullement diversifiés, éparpillés. En retour, à travers le registre des substantifs, on s'en aperçoit effectivement que les sentiments sont partagés : fortement subjugué par les propos de la jeune fille, l'émetteur ne se souvient même plus de ses propos en réplique des propos avancés plus tôt. Ce qui est curieux, et par ricochet agréable, c'est que la jeune fille qui a vite perçu certainement l'attitude de l'homme, n'a pu s'empêcher, premièrement de faire le premier pas vers l'homme qu'elle adule tant à travers les propos sublimes. Ce qui est bien souvent rare dans les relations d'intimités. L'extrait 2 qui s'inscrit dans le prolongement du premier est non seulement édifiant sentimentalement, mais aussi et surtout revêt un caractère sémantique, qui mérite d'être relevé. En effet, dans cette conversation dialogale, l'aspect sémantique intrinsèque montre que, pour matérialiser ou rendre effectivement concret et amour, l'homme doit user d'un stratagème fort édifiant : le courtisan doit enlever sa compagne. Il vient de l'apprendre lui-même dans la conversation. La culture de l'être aimé l'exige ainsi. Sûrement une tactique pour prouver à ses gendres et à sa femme qu'il est capable. Pour rappel, l'homme est chez ses hôtes dans la forêt équatoriale des pygmées. C'est une véritable audace de la part de la jeune fille, car dans cette forêt des pygmées, une femme n'ose avouer ouvertement ses sentiments à un homme. C'est tout naturellement à l'avantage de l'homme de saisir cette opportunité qui s'offre à lui sans aucune forme de souffrance de vouloir conquérir une jeune femme de cette stature.

Qu'en est-il des termes affectifs et des déictiques d'énonciation dans la mise en sens de la subjectivité discursive ?

### **3-2 Les termes affectifs dans l'œuvre littéraire.**

En linguistique française, certains termes grammaticaux, à savoir les pronoms personnels, les adjectifs ou pronoms possessifs utilisés dans l'énonciation et certains termes affectifs embrayent la langue sur le discours et sont à ce titre des embrayeurs. Parmi ceux-ci, nous pouvons ranger également les termes affectifs comme "maman, papa, tonton, mamie, etc. Dans *le silence de la forêt*, où l'énonciation se focalise en grande partie sur le pronom « je » qui abonde précocement, nous avons pu relever par endroit des termes comme "maman" dans bien des constructions qui concourent à l'énonciation subjective du discours. Bien plus, dans la langue familière, ce terme équivaut à "ma mère". Il renvoie à ce titre au « je » énonciateur dans le discours. En outre, faut-il le souligner, c'est l'absence de déterminant qui encre ce terme dans l'énonciation. Si nous disons par exemple : **la maman** de Gonaba (personnage de l'œuvre), le syntagme "maman" ici n'est plus comme le souligne Bourget V. (1994 :81), un embrayeur subjectif. Il ne l'est que lorsqu'il est employé au sens absolu, c'est-à-dire sans déterminant, comme nous pouvons apprécier dans l'extrait qui suit :

*-A ma mère, je dis à peu près la même chose. Il faut avouer que lorsque je suis avec ma mère au coin du feu, nous trouvons toujours des tas de choses à nous raconter.* P44. Dans la vie, il faut avoir trois choses : l'humilité de ne pas se sentir supérieur aux autres ; le courage d'affronter n'importe quelle situation, et enfin, la sagesse de se taire face à la stupidité de certaines personnes. Notre extrait à venir s'inscrit bel et bien dans ce contexte. En effet, le personnage de l'inspecteur Gonaba éprouve une compassion profonde pour ses semblables. Avec son statut d'inspecteur d'école, il sillonne hameaux et villages afin de rendre compte à la hiérarchie pour une meilleure condition de vie. Il se demande à la limite s'il sera compris :

*« Puisque je ne suis pas capable de faire comprendre à ma société qu'elle engage de plus en plus sur une mauvaise voie, puisque je risque l'ostracisme en essayant peut-être simplement de le suggérer, eh bien, je vais partir. Je vais partir non pas comme une espèce de misanthrope, ou encore comme un ascète désireux de reconquérir les vertus du bon sauvage, non pas parce que je suis déçu dans mon ambition, mais partir pour mûrir, pour vivre d'autres réalités, d'autres habitudes. Partir pour vivre avec d'autres gens. Partir chez les pygmées, chez les Babingas, chez les animaux de Baibingas. Ma décision est prise. Je ne retournerai pas à Bangui »* P42.

Face à une situation désastreuse de paupérisation qui appelle un apitoiement de la part de l'énonciateur, ce dernier prend son courage à deux mains avec une humilité affinée, en faisant fi de ses prérogatives dues à son rang, d'aller ailleurs pour vivre d'autres réalités. Mais ce départ, il faut en informer les siens que sont sa famille, en l'occurrence son petit frère Léma et sa mère. Après avoir rempli les tâches qui l'incombent dans le cadre de ses responsabilités d'Inspecteur de l'Enseignement Primaire, avant ce départ, il adresse une missive à sa mère parce qu'il va pour un temps relativement long. Par-dessus tout, nous voyons une affection particulière qui semble s'arracher de Gonaba à ses parents, en premier sa mère pour qui il voue un attachement indéniable. Attachement pour lequel il ne cessera d'écrire des lettres d'où il se trouvera pour leur donner des nouvelles le concernant. Il abandonne ainsi sa compagne Simone pour cette nouvelle aventure. Quant à sa mère analphabète, il n'ose pas trop lui écrire, non pas par simple volonté, mais pour éviter de trahir ses secrets par la lecture de la lettre par une tierce personne. Ce fait est une amertume excessive qu'il semble ressentir : « voilà pourquoi à ma mère, je n'écris pas habituellement... ».

*Je prépare ensuite une autre lettre à l'intention de mon oncle Tchémato Jérôme, pour lui demander de vendre tout ce qui peut être vendu dans ma maison et de verser le fruit à mon compte bancaire. Je suis sûr que ce sera fait, car mon oncle est tellement bonnête qu'il ne prendra même pas un centime. P 46.*

Dans cet autre extrait, qui s'inscrit dans la mouvance de la subjectivité langagière, nous apercevons le terme « mon oncle ». En outre, ce syntagme ancre le discours dans l'énonciation subjective de par la présence du possessif "mon" dans la protase de l'extrait et même dans l'acmé. Nous pouvons le dire modestement que l'énonciation subjective est nettement plausible dans l'œuvre avec l'emploi de termes affectifs que nous venons de souligner. Encore mieux, nous pouvons dire que cette subjectivité est fortement excessive ou intensive. Autant d'illustrations justifient la subjectivité langagière dans le discours romanesque, comme la présence des temps verbaux qu'il convient à présent de montrer.

### ***3-3. Les temps verbaux dans le processus énonciatif***

Les temps par excellence de l'énonciation sont le présent, le futur et le passé composé. En d'autres termes, ces temps ont pour référence le moment de l'énonciation. Le passé composé un marqueur d'antériorité ; le futur, marqueur de postériorité. Le présent, lui, est à la fois le temps de base du discours, défini comme une coïncidence avec le moment

d'énonciation. Nous portons un regard particulier sur ce temps dans la mesure où il abonde dans l'œuvre littéraire de Goyemidé. Soit l'extrait ci-après :

*Je suis assurément chez les Babingas. Peu importe quand et comment. Mon problème en ce moment, c'est de savoir si je réussirai à m'en sortir vivant. (...) Le soleil est au zénith et éclaire entièrement la grande clairière où est situé le village. D'autres huttes semblables à celle qui m'a abrité sont disposées dans un ordre dispersé autour d'une place. Je domine la Babinga d'au moins une tête. Elle est robuste. Elle me soutient sans plier. (...) J'en arrive à me demander si nous deux, elle et moi, sommes bien de ce vingtième siècle finissant. Des gens, surtout des femmes et des enfants, sortent des autres huttes pour nous voir passer. Tous sont comme cette jeune fille qui me guide, vêtus de leur peau d'écorce. Je me sens comme un scorpion dans un plat de termites. J'ai l'impression curieuse que c'est moi qui suis nu, et que c'est pourquoi ils me regardent. Il faut que je sauve la face en leur montrant que je suis assez fort. Je me dégage des bras du pygmée, et me dirige seul vers la forêt environnante pour satisfaire mes besoins. En marchant, je sens une douleur aux chevilles. La plaie que je découvre à cet endroit explique ma chute entre les deux grands arbres, et mon état actuel. C'est clair. Je suis évidemment tombé dans un piège à fauve. PP 84-85-86.*

Le constat est net dans cet extrait, le temps du présent surclasse quantitativement les temps du passé et du futur. En effet, le narrateur qui semble coïncider avec l'énonciateur évoque dans un état pathétique la situation désastreuse ou encore l'aventure qu'il vit dans le pays des pygmées. L'usage du présent dans l'extrait montre comment il vit dans son for intérieur les faits au moment même où il les évoque. Les nombreuses occurrences du pronom « je » et ses substituts associés au temps présent et au passé composé témoignent à n'en point douter de la présence de l'énonciateur au sein de son énoncé, d'où l'effet de subjectivité créé. Il y a ici comme une sorte d'invitation au lecteur à opérer son adhésion à la situation d'apitoiement décrite. Dans cette situation, le discours produit est pris comme un ensemble d'énoncés à dimension variable à partir d'une position sociale ou idéologique de l'énonciateur. Quelle est alors la caractéristique essentielle du procès dans ce contexte ? Avant tout, une acception du procès mérite une élucidation. Selon Martin (1988 :5), le procès est « l'action ou l'état décrit par la phrase entière et non seulement par le verbe ». Ainsi, la caractéristique majeure du procès, c'est l'angoisse, le désarroi que l'énonciateur éprouve face à la situation vécue, après avoir abandonné les siens pour une aventure au cours de laquelle, il prétend apprendre, mûrir et découvrir le sens

profond de son existence. L'emploi d'adverbe modalisateur comme « assurément » et du verbe « sentir » (je sens), dans le passage sont éminemment subjectifs. Dans toute l'œuvre entière, l'énonciateur a fortement marqué sa présence dans le discours. Ce fait peut s'expliquer comme suit : il est en parfaite adéquation avec les réalités choquantes décrites sur la vie des Pygmées qui semble l'interpeller à plus d'un titre. L'énonciateur se pose comme un témoin oculaire privilégié des faits racontés. Ainsi le cadre énonciatif bien établi dans l'œuvre appelle-t-il nécessairement une dimension subjective dans le discours.

#### **4-La portée sémantique de l'émotion dans l'œuvre.**

L'émotion (le terme couvre ici la série « émotion, sentiment, affect, éprouvé... ») est un phénomène complexe, étudié en psychologie. Les sciences du langage s'intéressent à l'expression des émotions dans les énoncés et les discours, et à leur circulation dans les interactions. L'intérêt pour le langage des émotions se manifeste dans tous les domaines de l'analyse linguistique. Notre postulat ici, s'inscrit dans l'émotion circulant dans un discours ou une interaction. Du point de vue énonciatif et communicationnel, la détermination précise du siège de l'émotion est complexe, d'une part, par le problème de son statut énonciatif (sujet parlant ou énonciateur) et de l'enchâssement des mondes discursifs, créant des boucles émotionnelles (le locuteur met en scène, à sa guise, les éprouvés d'autres locuteurs-acteurs.). D'autre part, la notion d'événement inducteur doit restituer dans le cadre des scénarios dans lesquels sont engagés les auteurs émus et des stéréotypes émotionnels qui lui sont attachés. Le silence de la forêt, nous plonge dans un univers extraordinaire avec pour prédilection la forêt équatoriale où vivent les pygmées. Cet univers qui semble nouveau à découvrir pour le personnage locuteur de Gonaba est le centre d'intérêt, qui convoque à la fois l'émotion de l'énonciateur et du lecteur dans un monde où tout est à redécouvrir. Quelle est la portée de l'émotion au plan social ?

##### ***4-1. L'émotion au plan social***

En analyse du discours, se pose la question de savoir quelles relations entretiennent émotion et raison. D'un point de vue, « les positions adoptées par les analystes du discours consistent à décrire et expliquer le fonctionnement des éléments émotionnels dans le discours à visée persuasive sans prétendre offrir des critères d'évaluations » (Amossy R.,

2000 : 169). Patrick C. (2000 :131) intègre, lui, les émotions dans les savoirs de croyance « savoirs polarisés autour de valeurs socialement constituées ». Pour lui donc, les émotions sont intentionnelles dans la mesure où elles « se manifestent dans un sujet “ à propos ” de quelque chose qu’il se figure » (idem 130.), et, du même coup, elles s’inscrivent « dans une problématique de la représentation. » L’analyse que nous faisons s’inscrit dans notre corpus. Elle est consécutive à la perte (au décès) de la femme de Gonaba qui, du reste, est un pygmée de la forêt équatoriale, avec qui il a eu deux progénitures : Mayo et Léma. L’inhumation de celle-ci (Pygmalion) nécessite en la matière donc, une concertation des parents et du gendre. Ce qui ne fut pas ainsi. Le défunt mari prend donc une position sous un choc émotionnel intense et se refuse à un ensevelissement de sa dulcinée selon la coutume babinga. Il rappelle à propos à ses beaux-parents ce qui suit : *« le sang qui coule dans mes veines est le vôtre. J’ai bu votre sang. Je suis votre enfant. J’ai respecté toutes vos traditions et vos coutumes, qui sont aussi les miennes, parce que nous sommes d’un même sang. Vous avez bu aussi mon sang ; de ce fait vous devez de respecter les coutumes et les traditions de ma communauté, qui sont devenues les vôtres. Mes larmes me poussent aujourd’hui à ne vous demander qu’une chose. Je voudrais que vous tous ici, femmes, notables, jeunes gens et enfants, mes parents, vous me permettez d’inhumer ma femme Kalinwossé comme le veut la coutume de ma société. »* PP 151-152.

Cette longue communication du personnage de Gonaba dans l’interaction verbale au sujet de la perte de sa femme, sonne comme une plaidoirie aux attentes redoutées, auprès de ses beaux pères. L’émotion qui l’étreint en ce moment précis de l’énonciation des faits est nécessairement partagée par tous : énonciateur-allocutaire-lecteur. En tout état de cause, une telle situation ne laisse personne indifférent. La réponse et l’ultime réponse par ailleurs qui vaille et qui réconcilie en la matière ou dans cette circonstance est un acquiescement dans le sens le plus favorable. Du point de vue de la portée sémantique sociale, nous retenons que, quel que soit ce que nous sommes (noirs, jaunes, blancs, pygmées etc.), nous ressentons les mêmes douleurs face à des circonstances de la vie à un moment donné. En conséquence, nous pouvons taire certaines divergences du point de vue des coutumes dans lesquelles nous sommes foncièrement enracinés pour apaiser nos sentiments, nos émotions, nos douleurs. C’est un véritable cri de cœur, un appel incessant à la communauté humaine quant à notre rassemblement dénué de toute divergence, autour d’un idéal commun qui favorise à jamais un rapprochement, une cohésion, le vivre ensemble,

car en réalité, il n'y a qu'une seule espèce humaine. Nous avons tous et pratiquement les mêmes attitudes, les mêmes ressentiments face à la douleur. Ce récit initiatique, plein de péripéties, d'enseignements est une alerte, une invitation à une prise de conscience de la condition humaine, de l'acceptation de son prochain quel qu'il soit.

#### ***4-2. L'émotion au plan idéologique sur l'économie générale du texte.***

En philosophie politique et en sciences sociales, le terme idéologie a fait l'objet de très nombreuses définitions, de la part d'auteurs comme Karl Marx et F. Engels, R. Aron, L. Althusser et bien d'autres. Malgré les différences notables, un consensus se dégage dans les années 60-70 pour définir l'idéologie comme « un système global d'interprétation du monde social » (R. Aron : 1968 : 375) doté d'« une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée ».

En analyse du discours, le philosophe marxiste critique Louis Althusser développe alors une théorie des idéologies selon laquelle l'idéologie représente un rapport imaginaire des individus à leur existence qui se concrétise matériellement dans des appareils et des pratiques. Selon lui, l'idéologie est liée à l'inconscient par le truchement de l'interprétation des individus en sujets (...) (Althusser 1970 :30). Partant de ces acceptions, quelle idéologie sous-tend notre démarche argumentative à partir de l'œuvre de Goyémidé ? Cette œuvre nous plonge dans un monde merveilleux teinté d'humour. Au-delà de cette dimension, c'est une invitation à une réflexion sur notre condition d'homme, d'êtres humains en quête de mieux être social. Nous retenons que la connaissance et bien d'autres attitudes adoptées en société doivent être relativisées, car le monde de la connaissance est vaste dans une société en pleine mutation perpétuelle ; c'est au plus profond de soi que l'on rencontre les autres.

### **Conclusion**

L'analyse de la subjectivité dans l'œuvre romanesque d'Etienne Goyémidé occupe une place importante dans l'assignation de sens du processus énonciatif. Plus subtilement, le caractère multicanal de la communication discursive multiplie d'autant ses possibilités expressives, et autorise toutes sortes de jeux émotionnels ainsi que l'illustre les parties du discours dans l'œuvre. Nous avons pu mettre en relief, à travers cette



alerte ou encore cet appel vibrant de la communauté humaine à une prise de conscience d'une situation initiale glorieuse, une forte émotion du sujet énonciateur quant à la volonté manifeste de vivre d'autres réalités issues de l'espèce humaine. Le milieu de prédilection des « babingas » ou pygmées de la forêt équatoriale constitue une démarche vigoureuse et courageuse de l'énonciateur dans une nouvelle vie. L'émotion qui l'étreint, au moyen de parties du discours, à la convocation de faits, à l'expérience de deux milieux de vie différents ne sont que la plausible manifestation d'une situation d'attente redoutée. Les péripéties, les expériences, la connaissance acquise sont rendues manifestes par les traits énonciatifs qui relèvent de la subjectivité langagière dans l'œuvre romanesque. En définitive, les termes affectifs, les verbes, les adjectifs qualificatifs etc. sont autant d'indices grammaticaux qui ont mis en relief la subjectivité dans le discours romanesque.

### **Bibliographie**

**Orecchioni Cathérine Kerbrat**, (1980), *L'énonciation*, Paris, Armand Colin

**Orecchioni Cathérine Kerbrat**, (2016), *Les actes de langage dans le discours*, Paris Armand Colin.

**Sarfati Georges-Elia**, (2014), *Éléments d'analyse du discours*, 2<sup>ème</sup> édition, Paris, Armand Colin.

**Charaudeau Patrick, D. Maingueneau** (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris Seuil.

**Maingueneau D.** (1990), *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, nouvelle édition, Paris Bordas.

**Véronique Shott-Bourget** (1994), *Approches de la linguistique*, Paris, Nathan.